

L'être copule dans la dissertation de Brentano: Aspects catégoriaux et aspects véridatifs*

Ion Tănăsescu

Universität Salzburg

Institutul de Filosofie al Academiei Române

Comme on sait, Franz Brentano est particulièrement important pour le mouvement phénoménologique par deux de ses écrits. D'une part, sa dissertation *Sur les multiples significations de l'étant d'après Aristote* de 1862 a exercé une profonde influence sur Heidegger¹, d'autre part sa *Psychologie du point de vue empirique* (1874) a fortement influencé la pensée de ses disciples directs (par exemple Twardowski, Husserl, Meinong) sur le concept d'intentionnalité. Dans la suite, je me propose de compléter cette manière de voir, en montrant que la dissertation de Brentano ne fut pas seulement importante pour la formation de la question de l'être chez le jeune Heidegger, mais qu'elle représente aussi le sol sur lequel repose le concept d'intentionnalité de Brentano et de ses disciples. Dans ce dessein, je prendrai comme fil conducteur de mon analyse les deux plans où la copule intervient dans la dissertation de Brentano. Sur le premier plan, la copule est une composante des propositions

* Ce travail a été réalisé dans le cadre du projet M842-G04 financé à Vienne par la FWF. Je remercie cordialement Wolfgang Schöner pour m'avoir aidé à déchiffrer et à expliquer les difficultés grammaticales des citations grecques reproduites ci-dessous.

¹ Cf. par exemple Heidegger, *Preface*, dans W. Richardson, *Heidegger, Through Phenomenology to Thought*, The Hague, Martinus Nijhoff, 1963, p. xi, et Id., *Mein Weg in die Phänomenologie*, dans *Zur Sache des Denkens*, Tübingen, Niemeyer 1969, p. 81. Sur ce thème, il faut lire avant tout les travaux de F. Volpi : *Heidegger e Brentano*, Padua, Cedam 1976 ; *Heidegger e Aristotele*, Padua, Daphne, 1984 ; « Dasein comme praxis. L'assimilation et la radicalisation heideggerienne de la philosophie pratique d'Aristote », dans F. Volpi *et al.* (éds.), *Heidegger et l'idée de la phénoménologie*, Dordrecht, Kluwer 1988, p. 1-41 ; « La question du logos dans l'articulation de la facticité chez le jeune Heidegger, lecteur d'Aristote », dans J.-F. Courtine (éd.), *Heidegger 1919–1929. De l'hérmeneutique de la facticité à la métaphysique du Dasein*, Paris, Vrin, 1996, p. 33-65 ; *La doctrine aristotélicienne de l'être chez Brentano et son influence sur Heidegger*, dans D. Thouard (éd.), *Aristote au XIX^e siècle*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2004, p. 277-293 ; *Brentanos Interpretation der aristotelischen Seinslehre und ihr Einfluß auf Heidegger*, dans A. Denker, H. Gander, H. Zaborowski (éds.), *Heidegger und die Anfänge seines Denkens*, Freiburg, Alber, 2004, p. 226-242.

catégoriques au sens ordinaire, à savoir des propositions qui expriment les rapports des catégories accidentelles à la substance. Sur le second plan, Brentano prend en compte l'usage véridatif de la copule dans la *Métaphysique* d'Aristote, Δ 7, 1017a 31-35, et le développe en un sens conceptualiste, parce qu'au moyen de la copule on peut former des propositions qui ne se rapportent pas à l'étant catégorial, mais à l'étant objectif (*objektive*), irréel². Comme les aspects catégoriaux de la dissertation de Brentano ont été particulièrement importants pour le jeune Heidegger, je les étudierai dans la suite en référence constante aux explications que Heidegger a consacrées à cette question, en vue de mettre en lumière quelques questions très importantes et non encore inélucidées relatives à la réception de Heidegger. Par là, on fera jouer un rôle significatif à une question centrale de la renaissance des études aristotéliennes du milieu du XIX^e siècle, à savoir à la question de savoir selon quel ordre et par quel chemin Aristote en est arrivé à sa table des catégories. Sans référence à ces débats, on ne peut tirer au clair ni le sens de la solution apportée par Brentano à cette question, ni la manière dont Heidegger l'a accueillie. Dans la dernière partie de cette étude, je me tournerai vers l'usage véridatif de la copule et vers le problème de l'étant en tant que vrai, tels qu'ils interviennent dans la dissertation de Brentano.

*

En ce qui concerne les aspects catégoriaux de la copule dans la dissertation de Brentano et leur réception chez Heidegger, je pars des remarques suivantes de Heidegger dans sa lettre à Richardson de 1963 : « [...] le premier écrit philosophique, auquel j'ai toujours travaillé de nouveau depuis 1907, fut la dissertation de Franz Brentano. [...] Brentano a mis sur la page de titre de son livre la phrase d'Aristote : *to on legetai pollakhōs*. Je traduis : "L'étant devient manifeste (à savoir eu égard à son être) de diverses manières." Dans cette phrase se cache la *question* qui détermine le cheminement de ma pensée : quelle est la détermination unitaire, simple de l'être, qui domine toute la multiplicité des significations ? Cette question engendre

² Dans ce qui suit, je réfère à la pagination de l'édition allemande (Franz Brentano, *Von der mannigfachen Bedeutung des Seienden nach Aristoteles*, 1862, réimpr. Hildesheim, Olms, 1984, désormais *MBS*) et ensuite à celle de la traduction française, F. Brentano, *De la diversité des acceptions de l'être d'après Aristote*, trad. P. David, Paris, Vrin, 1992. C'est moi qui forge l'expression « étant objectif » (*objektive Seiende*), pour indiquer un contraste clair avec l'étant réel, catégorial. Brentano ne parle pas d'étant objectif, mais seulement de concepts « objectifs » et « réels » (*reellen*), mettant d'ailleurs cette distinction au fondement de sa dissertation (*MBS*, p. 82/89).

la suivante : que veut donc dire être ? Dans quelle mesure (pour quelle raison et comment) l'être de l'étant se déploie-t-il dans ses quatre modes qu'Aristote n'a fait qu'établir, qu'il a laissés indéterminés s'agissant de leur provenance commune³ ? »

Le point le plus important dans cette citation réside selon moi dans l'affirmation de Heidegger suivant laquelle il y a une « détermination unitaire, simple de l'être », qui domine toute la multiplicité de ses significations. Ce passage témoigne de sa conviction d'après laquelle la conception brentanienne des catégories dans la dissertation serait une *ousiologie*⁴. Sur la base de l'analyse de Brentano dans ce texte, on peut dire que cette théorie ontologique consiste à défendre les thèses suivantes : 1) la substance première est la signification première et la plus importante de l'étant ; 2) les catégories accidentelles ne *sont* que pour autant qu'elles sont en rapport avec la substance première ; et 3) les autres significations principales de l'étant — l'étant d'après la puissance et l'acte, et l'étant comme vrai par opposition au non-étant comme faux — sont réductibles à la signification d'être catégoriale, à savoir à la *prōtē ousia*. Bien qu'il soit clair que Brentano, dans sa dissertation, défend toutes ces thèses, on doit cependant ajouter que, dans son premier écrit, sa conception de l'être n'est pas seulement une *ousiologie*, mais aussi une *aléthéologie* qui ne se laisse plus réduire à son *ousiologie*. La raison en est que, dans l'analyse de Brentano, des significations de l'être sont impliquées, par exemple l'être copule en un sens spécial, qui n'expriment plus des rapports catégoriaux et qui ne se laissent pas non plus réduire à ces rapports. Cette thèse est particulièrement importante, parce qu'elle rend attentif au fait que l'interprétation heideggerienne de la dissertation de Brentano est unilatérale. Si l'on lit de près ses explications sur ce point, on peut affirmer que sa réception de Brentano fut dès le début guidée par son intérêt pour la manière dont Brentano traitait de la conception aristotélicienne des catégories. En comparaison, l'analyse brentanienne de la vérité dans le même ouvrage n'est pas même mentionnée. On peut interpréter cela comme un important indice du fait que, comme on le montrera ci-dessous, l'interprétation toute particulière que donne Brentano de la conception aristotélicienne de la vérité dans sa dissertation n'a joué aucun rôle pour Heidegger. C'est particulièrement surprenant, si l'on songe au rôle déterminant qu'a joué le concept de vérité d'Aristote pour la formation de la conception heideggerienne de la vérité.

³ Heidegger, *Preface*, dans W. Richardson, *op. cit.*, p. XI.

⁴ Heidegger, *Aristoteles, Metaphysik Θ 1-3. Von Wesen und Wirklichkeit der Kraft* (GA 33), Frankfurt a. M., Klostermann, 1981, p. 45.

Le deuxième point intéressant dans la réception heideggerienne, s'agissant de la conception Brentanienne de l'être dans la dissertation, réside dans son affirmation suivant laquelle il y a une « détermination unitaire de l'être » qui est simple et qui domine toute la multiplicité des significations de l'être. En ce qui concerne Brentano, c'est la substance première qui, d'après son « ontologie », est cette signification d'être unitaire qui domine toutes les autres significations. *Mais elle n'est pas simple*. Pour mieux mettre en lumière le sens de cette thèse, je présenterai dans la suite les débats du milieu du XIX^e siècle autour de l'origine de la table des catégories d'Aristote.

Une fois admis que la question relative à une « détermination simple, unitaire de l'être » était la question conductrice pour Heidegger, il faut souligner d'entrée de jeu que la dissertation de Brentano s'inscrit dans un débat⁵ dont la question centrale était de savoir par quel *chemin* et en suivant quel *ordre* Aristote en était venu à dresser sa table des catégories. Un moment décisif de cette discussion, à laquelle prirent part Trendelenburg, Bonitz, Brandis, Zeller, Brentano et d'autres⁶, fut l'hypothèse de Trendelenburg suivant laquelle Aristote aurait suivi, pour mettre au jour sa table des catégories, un fil conducteur d'ordre grammatical, ses catégories ayant dès lors une origine grammaticale⁷. De même qu'Aristote part

⁵ Sur la renaissance des études aristotéliennes dans la philosophie allemande du XIX^e siècle, cf. M. Antonelli, *Seiendes, Bewußtsein, Intentionalität im Frühwerk von Franz Brentano*, Freiburg – München, Alber, 2001, p. 36 sq.

⁶ Les trois positions que je commente ici sont les positions défendues par ces auteurs dont Brentano traite dans sa dissertation, et qui sont importantes pour comprendre sa propre interprétation des catégories aristotéliennes (cf. *MBS*, p. 79/87).

⁷ A. Trendelenburg, *Geschichte der Kategorien*, dans *Historische Beiträge zur Philosophie*, vol. I, Zwei Abhandlungen : I. *Aristoteles Kategorienlehre*, II. *Die Kategorienlehre in der Geschichte der Philosophie*, Berlin, Bethge 1846 (désormais *GK*), p. 33. D'après cette hypothèse, la substance correspondrait au substantif, la quantité et la qualité à l'adjectif, la relation au comparatif relatif, le lieu et le temps aux adverbes de lieu et de temps, l'agir, le pâtir, la possession et la position au verbe (*GK*, p. 23 sq.). Bien que Trendelenburg maintienne partout cette thèse, il faut remarquer que ce n'est pas l'unique manière dont il entend expliquer la table des catégories d'Aristote. Il reconnaît qu'il y a aussi chez Aristote un traitement réel des catégories, pour lequel il est décisif de savoir ce qui vient en premier dans la réalité (*GK*, p. 25, 58). Mais cette approche réelle des catégories peinerait à s'harmoniser, chez Aristote, avec l'approche logique (*GK*, p. 189). En outre, Trendelenburg était tout à fait conscient qu'il y a dans les écrits d'Aristote des passages où son hypothèse ne peut guère que servir de fil conducteur, sans permettre de trancher véritablement (*GK*, p. 26). Cette hypothèse fut très discutée et maintes fois récusée du vivant de Trendelenburg. Cf., sur ce dernier point, Brandis, *Handbuch der Geschichte der Griechisch-Römischen Philosophie. Aristoteles und seine akademischen Zeitgenossen. Zweiten Theils zweiter*

habituellement de l'idée que le tout est antérieur à la partie, de même il partirait ici encore du jugement comme tout, qu'il décomposerait en ses parties, obtenant ainsi, à la place des prédicats propositionnels, les catégories en tant que prédicats les plus généraux qui puissent être énoncés de leur sujet, à savoir de la substance⁸.

Deux autres thèses de Trendelenburg sont encore très significatives pour la discussion menée ici. La première se réfère au fait qu'Aristote admettrait un ordre « d'après la genèse » pour les quatre premières catégories — la substance, la quantité, la qualité et la relation —, tandis qu'il n'aurait jamais fourni d'explication pour la série des autres catégories⁹. La seconde affirmation, qui est étroitement liée à la première, est que l'approche logique et l'approche réelle des catégories ne s'accordent pas bien chez Aristote¹⁰. La détermination des catégories comme étant les prédicats les plus généraux, qui suit un fil conducteur grammatical, aurait par essence l'inconvénient de laisser inexplicée la genèse réelle des concepts catégoriaux fondamentaux¹¹. Mais d'après la conception de Trendelenburg, une telle contrainte s'imposerait inévitablement à toute doctrine des catégories¹². D'après lui, l'approche réelle des catégories, c'est-à-dire l'approche d'après le principe, d'après ce qui est premier selon la chose même, devrait conduire aux causes et fondements métaphysiques de tout étant¹³. Mais

Abtheilung, erste Hälfte, Berlin, Reimer, 1853, p. 377 sq., 400 ; E. Zeller, *Die Philosophie der Griechen in ihrer geschichtlichen Entwicklung*, Zweiter Teil, zweite Abteilung : *Aristoteles und die alten Peripatetiker*, Leipzig 1921⁴, réimpr. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1963, p. 264 sq. ; et en particulier Bonitz, « Über die Kategorien des Aristoteles » (désormais *KA*), *Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, Philos.-hist. Classe*, vol. X, n°5, Vienne, 1853, p. 591-645, réimpr. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1967, p. 31 sq., p. 40-54, où pas un argument de Trendelenburg n'est épargné.

⁸ Trendelenburg, *GK*, p. 9-16, 20, 149.

⁹ *GK*, p. 76 sq., 118, 129.

¹⁰ *GK*, p. 189, 362 sq. Un exemple d'une telle tension est l'analyse de la *kinesis* dans la *Physique*. Au livre V, Aristote détermine les espèces de la *kinesis* d'après les catégories qui lui sont applicables : l'*aúxesis* et la *phthisis* correspondent à la quantité, l'*alloiosis* à la qualité et la *phorá* au lieu. Mais si on lit maintenant les développements sur le même thème du livre VIII, il apparaît qu'une telle série ne peut plus être conforme à la réalité, car la *phorá*, qui figurait en dernière place dans la division d'après les catégories, apparaît maintenant comme étant une présupposition indispensable pour l'existence d'autres espèces de mouvement (*GK*, p. 188).

¹¹ *GK*, p. 187, 217.

¹² *GK*, p. 189.

¹³ *GK*, p. 187 sq.

il est bien connu que, pour Aristote, les causes et fondements premiers des choses (causes matérielles, formelles, motrices et finales) ne figurent pas dans la série des catégories, ce que Trendelenburg interprète comme un indice univoque du fait que, chez Aristote, « la subsomption logique et la genèse réelle, l'énoncé et ce qui est antérieur d'après la nature, restent en conflit »¹⁴.

La deuxième position concernant les catégories, représentée par Brandis et Zeller, considérait les catégories comme les points de vue les plus généraux (le point de vue de la substance, de la qualité, de la quantité, etc.) qui soient applicables pour la détermination conceptuelle de tout objet¹⁵. D'après Brandis, les catégories sont introduites dans le *Traité des catégories* sur le fond de « séparations simplement formelles »¹⁶, et c'est pourquoi il n'y a pas lieu de demander quel est leur contenu réel¹⁷. Par là, il rejette la thèse de Trendelenburg suivant laquelle, considérées du point de vue de la réalité, les catégories trouveraient leur origine dans les quatre causes de l'étant¹⁸.

D'après Bonitz, qui incarne la troisième position, les catégories sont aussi des concepts, mais à la différence de Trendelenburg, qui les considère comme des éléments dégagés des liaisons propositionnelles, Bonitz met l'accent sur le fait qu'elles sont des concepts en soi. Leur fonction essentielle consisterait à être les différentes significations dans lesquelles l'étant est énoncé : « *Katēgoria* ne signifie dès lors pas seulement ni exclusivement qu'un concept est

¹⁴ GK, p. 189. Bien qu'il ne puisse être question ici de traiter ce problème dans le détail, il vaut la peine de noter les termes dans lesquels, à la fin de l'écrit cité, Trendelenburg fait le bilan de sa propre théorie des catégories qu'il a développée dans ses *Logische Untersuchungen* (1840). Le premier élément, dans sa théorie, n'est pas la substance, mais le mouvement : « Le mouvement comme causalité est ce qui est premier ; c'est à partir de lui que se délimitent les substances. Celui qui embrasse du regard ce processus a sous les yeux les rapports fondamentaux des autres catégories ; avec le mouvement viennent la quantité et la mesure, avec la substance l'inhérence et l'action réciproque ; avec le mode de délimitation viennent la matière et la forme, la quantité et la relation. » (GK, p. 376 sq. ; sur la philosophie de Trendelenburg, cf. Antonelli, *op. cit.*, p. 41-73.)

¹⁵ Cf. Brandis, *op. cit.*, p. 394 sq., 400 sq., et Zeller, *op. cit.*, p. 260 sq. Dans sa dissertation, Brentano attribue à Zeller la position de Strümpell, qui considérait les catégories comme des « modes de la prédication » (MBS, p. 76/84). Mais Zeller récuse cette thèse (Zeller, *op. cit.*, p. 259).

¹⁶ Brandis, *op. cit.*, 396 ; cf. aussi Zeller *op. cit.*, p. 262 sq. ; cf., sur cette question, la quadruple distinction dans *Catég.* II, qui résulte de la combinaison des caractères formels « énoncé d'un substrat/non énoncé d'un substrat » et « être dans un substrat/ne pas être dans un substrat ».

¹⁷ Cf. Brandis *op. cit.*, p. 394, 404.

¹⁸ Cf. également Zeller, *op. cit.*, p. 261.

attribué comme prédicat à un autre concept, mais aussi en général qu'un concept est exprimé ou énoncé *dans une signification déterminée*, sans que sa relation à un autre concept soit par là pensée de quelque manière. Le pluriel *katēgoriai* pourra dès lors désigner les différentes manières dont un concept est énoncé. [...] Donc *katēgoriai toū ontos* pourra désigner *les différentes significations qu'on relie à l'énonciation du concept on*¹⁹. » En tant que significations différentes de l'être, les catégories constituent pour Bonitz les genres les plus élevés, sous lesquels on peut subsumer tout étant²⁰. Cette thèse témoigne de sa conviction que le sens de la table aristotélicienne des catégories est de délivrer une vue globale sur le domaine de l'expérience pris dans son ensemble, de telle manière que tout étant réel ou simplement pensé puisse y trouver sa place²¹. La thèse de Bonitz est dirigée contre l'affirmation de Trendelenburg suivant laquelle les catégories aristotéliciennes devraient répondre à des questions métaphysiques. Bonitz, contre cela, n'assigne à la table aristotélicienne des catégories aucune tâche métaphysique, mais il limite sa finalité à la seule élaboration d'une vue globale sur le domaine de l'expérience dans son ensemble²².

À l'exception de Trendelenburg, qui pensait avoir trouvé dans les distinctions grammaticales la voie ayant conduit Aristote à ses catégories, tous les auteurs cités plus haut s'accordent

¹⁹ H. Bonitz, *KA*, p. 35 *sq.*, cf. aussi p. 13.

²⁰ *KA*, p. 37.

²¹ « Quand nous parlons de quelque chose d'étant — c'est là, manifestement, le sens de ce que dit Aristote —, nous ne comprenons pas par là une chose, ou une qualité, ou une quantité, ou une relation, ou encore un lieu ou un temps, etc. Nous parlons de l'étant sur le fond de la perception ou de l'expérience ; c'est donc sur tout le domaine vaste et diversifié de *ce qui* nous est donné par l'expérience qu'il faut par là acquérir une vue d'ensemble divisant ce domaine en ses genres suprêmes, les plus généraux. Ici, Aristote est convaincu d'avoir atteint les genres *suprêmes*, et d'avoir été *exhaustif*. » (*KA*, p. 19.)

²² « Dans les recherches menées dans la *Métaphysique*, [...] l'application des catégories représente pour Aristote une *introduction* en vue de s'orienter d'abord vers les multiples usages du mot *ón* et de jeter un regard panoramique sur le domaine qu'il s'agit d'expliquer, mais elle ne sont encore nullement censée contenir une réponse à des questions métaphysiques. » (*KA*, p. 20 ; cf. également p. 23, et la remarque critique de Zeller, *op. cit.*, p. 262 *sq.*). Par ailleurs, Bonitz est sceptique sur le fait que l'ordre des quatre premières catégories proposé par Trendelenburg — d'après le principe de ce qui est premier dans la réalité : substance, quantité, qualité, relation — fonctionne partout chez Aristote (*KA*, p. 25). Le scepticisme de Bonitz peut aussi être interprété comme une mise en garde contre la tentative de Brentano visant à imposer un ordre strict à la table des catégories d'Aristote.

pour dire qu'Aristote n'a en fait donné aucune explication sur la question²³. Ils s'entendent aussi (y compris Trendelenburg), quoique en des sens différents, sur le fait qu'au moins en ce qui concerne les premières catégories (*ousia, poson, poion, pros ti*), on peut évoquer un ordre déterminé dans la mesure où l'*ousia* se tient au commencement de la série catégoriale, cependant que, comme Bonitz le dit très prudemment, *poson* et *poion* se tiennent « dans une relation particulièrement étroite à l'*ousia* »²⁴.

S'agissant maintenant de Brentano, il se distingue de ces commentateurs sur deux points. D'abord, en dépit de l'absence chez Aristote de toute explication sur ce sujet, il croit pouvoir indiquer le chemin que le Stagirite a emprunté pour découvrir ses catégories. Ensuite, du moins dans la dissertation, il a la ferme conviction qu'il y a au fondement des catégories aristotéliennes un critère rigoureux, et dès lors que sa table n'est pas accidentelle, mais nécessaire²⁵. Brentano mène sa démonstration en suivant deux voies différentes. D'une part, il détermine le statut de l'étant en référence aux homonymes et synonymes, en ceci que l'étant catégorial serait un homonyme par analogie²⁶. De là il montre en outre que toutes les catégories accidentelles sont analogues en ceci qu'elles ont un rapport à chaque fois différent à un point de référence commun, qui est la substance première²⁷. Ces rapports différents se laisseraient ordonner rigoureusement dans une échelle où la position de chaque catégorie serait déterminée d'après la manière dont elle se rapporte à la *prōtē ousia*, selon que ce rapport à la substance est *immanent* à la catégorie ou qu'il la détermine au contraire en partie *de l'intérieur* et en partie *de l'extérieur*, ou seulement *de l'extérieur*. Ainsi la qualité et la

²³ Brandis, *op. cit.*, p. 376 ; Zeller, *op. cit.*, p. 264 sq. ; Bonitz, *KA*, p. 39 sq.

²⁴ *KA*, p. 25 ; Brandis, *op. cit.*, p. 378 sq. ; Zeller, *op. cit.*, p. 265 sq. ; Trendelenburg, *GK*, p. 71 sq., 211 sq.

²⁵ *MBS*, p. 147/142, 193/179.

²⁶ *MBS*, p. 94 sq./98-101, 150/144. Aubenque a montré dans son grand ouvrage sur l'être chez Aristote que celui-ci n'utilise pas, pour désigner les rapports évoqués ici entre les catégories accidentelles et l'*ousia*, le mot *analogía*, mais l'expression *pròs hèn legόμενα* (cf. P. Aubenque, *Le problème de l'être chez Aristote*, Paris, PUF, 1983⁵, p. 198-206, et, en sens contraire, Horst Seidl, « Einleitung », dans Aristote, *Metaphysik*, zweiter Halbband : Bücher VII (Z) – XIV (N), Hamburg, Meiner, 1984², p. XIX-XXVI ; cf., sur le même problème, J.-F. Courtine, « Différence ontologique et analogie de l'être », dans B. Mojsisch et O. Pluta (éds.), *Historia Philosophiae Medii Aevi. Studien zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, vol. 1, Amsterdam, B. R. Grüner, 1991, p. 163-179). Brentano, qui savait cela pertinemment, utilise pourtant l'expression « analogie par égard à un seul et même terme » (*Analogie durch die Hinsicht auf ein und denselben Terminus*) (*MBS*, p. 97/100), qui est le signe d'une influence de la pensée scolastique dans sa dissertation (cf., sur ce point, Antonelli, *op. cit.*, p. 91-94).

²⁷ Là réside la signification focale de l'étant catégorial (cf. *MBS*, 102 sq./105, 109 sq./110-111).

quantité viennent au début de l'échelle, parce qu'elles affectent et déterminent la substance première de l'intérieur, la qualité du côté de la forme, la quantité du côté de la matière ; arrivent ensuite l'action et la passion, parce qu'elles déterminent la substance première en partie de l'intérieur et en partie de l'extérieur ; après elles viennent le lieu et le temps, qui sont considérés par Brentano comme étant des circonstances extérieures à la substance, et tout à la fin de la série vient la relation, qui est la plus faible et la plus extérieure de toutes les catégories²⁸. Une telle multiplicité de rapports présuppose encore, selon Brentano, que la substance première soit un composé de ce qu'on appelle la *prōtē hylē* et de la forme substantielle, et que seul ce composé forme le substrat qui est susceptible de recevoir de différentes manières les diverses formes accidentelles²⁹.

Les démonstrations de Brentano présentées plus haut se laissent aisément reconstruire dans le sens de l'affirmation de Heidegger sur une « provenance commune » des quatre significations de l'étant chez Aristote. Chez Brentano, en effet, la *prōtē ousia* peut être considérée comme la provenance des catégories accidentelles pour la simple raison que celles-ci n'existent que grâce à leur rapport à la substance première. Elle peut aussi faire

²⁸ *MBS*, p. 148-178/142-167. Les catégories de la possession et de la position n'appartiennent pas à cette hiérarchie parce qu'elles sont, d'après Brentano, réductibles à d'autres catégories (*MBS*, p. 164 sq./154-158). Zeller remarque, à propos de la tentative de déduction de Brentano : « Mais la question n'est pas de savoir s'il est en général possible de placer les dix catégories dans une quelconque disposition logique [...], mais elle est de savoir si Aristote est arrivé à elles par la voie d'une déduction logique. Et deux arguments plaident contre cette idée : d'abord Aristote lui-même, lorsqu'il parle des catégories, ne donne jamais aucune indication sur une telle déduction, et ensuite on n'en trouve aucune à laquelle les catégories s'adapteraient facilement. » (Zeller, *op. cit.*, p. 265.)

²⁹ *MBS*, p. 110 sq./113. C'est là la deuxième voie par laquelle Brentano parvient au même résultat qui est d'appliquer un ordre strict à la table des catégories. À la différence de la première, qui partait de l'idée que les catégories sont des significations différentes de l'étant, cette voie part de l'idée que les catégories sont les genres suprêmes de l'étant, qui comme tels ont besoin d'une matière déterminée. Le genre « substance » présuppose ainsi ce qu'Aristote appelle la *prōte hyle*, tandis que les autres genres présupposent, en tant que matière, le composé, qui est formé de l'unité de la forme et de la matière et qui est susceptible de recevoir les formes accidentelles de plusieurs manières différentes. Il est intéressant de remarquer que Brentano considère les différents rapports unissant les accidents à l'*ousia* comme étant différentes espèces d'*inhérence* (*Inexistenz*), de l'accidentalité, de l'*eînai* et de l'*ón* (*MBS*, p. 151/145, 164/155, 166/156). Sur la première voie, cf. la précieuse étude d'Antonelli, *op. cit.*, p. 73-109 ; la seconde n'a presque pas été explorée dans la littérature (cf. mon étude « Das Sein der Kopula oder was hat Heidegger bei Brentano versäumt », dans *Studia Phaenomenologica. Romanian Journal for Phenomenology*, II, 1-2 (2002), p. 103 sq.).

fonction de provenance de l'étant en tant que vrai, car celui-ci, sur un premier plan³⁰, ne fait qu'amener au langage les différents rapports catégoriaux³¹. Elle peut encore être considérée comme la provenance de l'étant d'après la réalité, parce que celui-ci constitue la forme de toute catégorie, et que les catégories qu'il constitue se rapportent toutes à la *prōtē ousia*³². En ce qui concerne l'étant selon la puissance, il se laisse ramener à l'étant selon la réalité correspondant³³.

Au § 13 du chapitre sur l'étant catégorial, dont le titre contient justement l'expression « déduction de la division par les catégories »³⁴, Brentano récapitule les résultats de ses analyses au moyen de deux schémas. Ceux-ci ont de quoi surprendre, en ceci qu'ils ne prennent pas en compte le caractère focal des rapports unissant les catégories accidentelles à la substance³⁵. Si l'on se borne à considérer ces schémas sans prendre en considération les démonstrations qui précèdent, on peut facilement avoir l'impression qu'il s'agit ici de la division du concept *ón* en ses genres et espèces inférieurs. Autrement dit, les schémas de Brentano ne portent plus la moindre trace du fait que sa tentative de déduction reposait sur les rapports réels unissant les accidents à la substance : ils sont privés *de l'élément le plus important des démonstrations de Brentano, à savoir des différents rapports accidentels à la*

³⁰ Comme on l'a montré plus haut, il y a chez Brentano un deuxième plan sur lequel l'étant comme vrai n'exprime rien de réel ni de catégorial. Pour décrire l'étant en ce sens, Brentano emploie en particulier la tournure « l'être copule » (cf. *MBS*, p. 14/30, 36 sq./48-50).

³¹ *MBS*, p. 28 sq./42-43.

³² *MBS*, p. 142/137, 218/199-200.

³³ *MBS*, p. 218/199-200. Ici, comme c'est d'ailleurs aussi le cas au chapitre IV de l'ouvrage, Brentano ne traite pas de l'étant d'après la puissance et l'acte en référence au mouvement, mais dans le cadre de l'étant catégorial. Il faut néanmoins remarquer au passage qu'après avoir produit dans sa dissertation d'importants efforts pour prouver que la table des catégories d'Aristote avait pour base un critère strict et même nécessaire, Brentano affirme de façon inattendue, cinq ans plus tard dans les leçons de métaphysique qu'il a faites en 1867-1868 à l'université de Würzburg, que cette table des catégories n'était « pas démontrée » (*nicht erwiesen*) (cf. *Metaphysikvorlesung* L 35 ; je remercie l'éditeur du cours, le professeur Dr. Wilhelm Baumgartner de la Franz Brentano Gesellschaft de Würzburg, de m'avoir permis de consulter le manuscrit. La première partie du cours, intitulée : « Apologétique du savoir rationnel contre les Sceptiques et les Critiques (philosophie transcendantale) », a été publiée par le même auteur dans I. Tănăsescu et V. Popescu (éds.), *The School of Brentano and Husserlian Phenomenology*, numéro spécial des *Studia Phaenomenologica. Romanian Journal for Phenomenology*, III, 1-2 (2003), p. 31-49.

³⁴ *MBS*, p. x/208.

³⁵ *MBS*, p. 175/164, 177/166.

substance. Cet élément constitue précisément le noyau de sa preuve, car c'est seulement grâce à lui que la signification substantielle principale de l'étant, la substance, s'élargit en ses multiples déterminations accidentelles³⁶.

En résumé, *l'être des catégories accidentelles réside dans leur rapport à la substance première*, qui est pour Brentano la signification principale de l'être. Mais d'après la conception de Brentano, *l'être de cette signification principale n'est pas simple*, comme Heidegger l'a thématifiée, *mais composée, à partir de l'unité de la matière et de la forme*. Par là, la lecture brentanienne de la *Métaphysique* se distingue essentiellement de celle de Heidegger, car Heidegger ne thématise pas l'*ousia* en tant que support des accidents, mais dans la perspective de sa thèse suivant laquelle les Grecs ont déterminé l'*ousia* comme présence, donc, dans le cas d'Aristote, comme essence³⁷. Brentano, par contre, interprète l'*ousia* principalement comme *prōtē ousia*, comprenant la forme comme étant une partie physique de la chose. Dès lors, il ne situe pas le trait fondamental de la substance dans la présence (c'est-à-dire dans la forme), mais dans le fait qu'elle soit composée à partir de matière et de forme³⁸. Son interprétation n'est pas fortuite, mais elle est profondément conditionnée par la finalité même de sa démonstration. En effet, il ne peut défendre sa thèse d'un ordre rigoureux des catégories aristotéliennes qu'en ayant recours aux divers modes

³⁶ Je ne saurais prendre au sérieux la possible objection suivant laquelle la substance première est néanmoins incluse dans son schéma du fait qu'elle tombe sous le genre de la substance. Cela importe peu ici, parce que les représentations graphiques de Brentano ne permettent nullement d'expliquer le rôle qu'il fait jouer à la substance première dans la table des catégories d'Aristote. C'est pourquoi on peut dire que les schémas de Brentano ne correspondent pas bien à sa démarche, qui part du fait que les catégories accidentelles sont énoncées de la substance de différentes manières, et que cette pluralité de la prédication repose sur une pluralité de modes d'existence des catégories accidentelles dans la substance première (*MBS*, p. 114/114). Fait particulièrement instructif à cet égard, Aubenque a déjà attiré l'attention sur le fait que Brentano confondait la différenciation des significations de l'être avec la division d'un genre. Pour ma part je ne formulerais pas les choses de manière aussi tranchée, mais je dirais plutôt que les schémas de Brentano et le paragraphe où ils figurent peuvent être lus dans le sens d'une telle confusion alors que, dans les paragraphes précédents, Brentano fonde la table aristotélienne des catégories sur les différentes relations unissant les catégories accidentelles à l'*ousia* (cf. en particulier *MBS*, p. 94-98/98-101, 108-113/109-113, Aubenque, *op. cit.*, p. 197, et le commentaire de Volpi, « Brentanos Interpretation der aristotelischen Seinslehre und ihr Einfluß auf Heidegger », dans A. Denker, H. Gander, H. Zaborowski, éd., *Heidegger und die Anfänge seines Denkens*, Freiburg, Alber, 2004, p. 240.

³⁷ Cf., sur ce point, en particulier le deuxième chapitre de la première partie du cours *Vom Wesen der menschlichen Freiheit. Einleitung in die Philosophie* (GA 31), Frankfurt a. M., Klostermann, 1982, p. 39-113, et Id., *Logik. Die Frage nach der Wahrheit* (GA 21), Frankfurt a. M., Klostermann, 1976, p. 179 sq., 192 sq.

³⁸ *MBS*, p. 140/136.

d'in-existence (*Inexistenzweisen*) des catégories accidentelles dans la substance première. Ce n'est ensuite possible que si celle-ci fait fonction de substrat pour les accidents, c'est-à-dire si elle n'est pas simple, mais composée. Autrement dit, si chez Brentano la signification dominante de l'étant était simple, alors elle ne serait pas capable de doter la table aristotélicienne des catégories d'un caractère unitaire, ni de servir de fondement à une tentative de déduction. C'est pourquoi je suis d'avis que les explications de Heidegger sur une détermination simple de l'être dans la dissertation de Brentano représente une libre reconstruction de la problématique de l'être chez Brentano, qui n'est vraiment relevante que pour la question de la réception³⁹.

Étroitement relié à ce qui précède, il y a aussi le problème suivant : la dissertation de Brentano repose sur la distinction entre les significations propres et impropres de l'étant. Ce que Brentano considère comme étant les significations propres de l'étant, ce sont les catégories et l'étant d'après la puissance et la réalité. L'étant comme vrai et l'étant accidentel sont au contraire considérés comme des significations impropres⁴⁰, et pour ce motif exclus du domaine de la métaphysique⁴¹. La raison de cela n'est pas arbitraire, et Brentano suit ici fidèlement le cheminement d'Aristote : en *Métaph.* E 4, Aristote laisse de côté ces

³⁹ Les cours de Heidegger ne permettent pas de conclure que l'essence serait cette détermination simple de l'être qui pourrait faire fonction de provenance pour les multiples significations de l'être. Bien qu'il ne soit pas question ici d'aborder ce problème dans le détail, il faut remarquer que, sur le plan de l'essence, l'analogie de l'être ne se déploie pas comme une distinction entre quatre termes, mais entre deux termes : l'essence considérée comme l'étant est la « présence absolument parlant », c'est-à-dire seulement d'après la réalité, et elle n'est accessible que d'après la vérité, car en ce qui concerne l'essence, la distinction qui prévaut n'est pas la distinction vrai-faux, mais la distinction saisir-ne pas saisir. Cf. Heidegger, *Logik. Die Frage nach der Wahrheit* (GA 21), p. 178, 180 sq.

⁴⁰ *MBS*, p. 3 sq./19-20, 38 sq./49-53. Depuis sa dissertation jusqu'à ses derniers cours et écrits, Brentano a toujours interprété l'étant comme vrai comme une signification impropre de l'étant, à savoir comme une signification dont le statut est déterminé à partir du statut de l'étant réel (de la chose dans la dernière philosophie de Brentano). À mon avis, cette conception de l'étant comme vrai est là une raison essentielle pour laquelle Brentano put interpréter le contenu de l'acte psychique (l'objet immanent) comme un étant impropre. C'est parce qu'un tel contenu n'existe que de manière impropre qu'il ne peut pas, pour Brentano, constituer un domaine indépendant qu'on pourrait concevoir dans le sens des « objectifs » de Meinong ou des états de choses de Husserl. Cf. Brentano, *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, vol. 2, *Die Klassifikation der psychischen Phänomene* (désormais *Ps II*), Leipzig, Meiner, 1925, p. 239 sq. ; Id., *Kategorienlehre*, Hamburg, Meiner, 1933 ; cf. aussi les remarques critiques de Heidegger sur ce point dans *Die Lehre vom Urteil im Psychologismus*, dans *Frühe Schriften* (GA 1), Frankfurt a. M., Klostermann, 1972, p. 65.

⁴¹ *MBS*, p. 5/20.

significations de l'étant parce que les causes de l'étant accidentel sont indéterminées, tandis que l'étant comme vrai n'a pas son fondement dans les causes et principes de l'étant lui-même, mais dans une affection du penser. Brentano assume cette thèse et affirme que le fondement de l'étant au sens du vrai n'est pas un fondement métaphysique, mais *psychologico-logique*. Ce fondement consiste en opérations de l'entendement humain, qui lie ou sépare les concepts dans l'observance du principe de non-contradiction⁴². Dans ces conditions, il me paraît clair que, si l'on s'en tient à ce que dit Aristote en *Métaph.* E 4, alors on ne peut pas parler d'une « provenance commune » des quatre significations de l'étant. Une telle provenance présupposerait qu'il est possible de concevoir un point de vue qui permette de ramener le penser et les principes métaphysiques, en tant que fondements différents des significations impropres et propres de l'étant, à un dénominateur commun. Mais une telle tentative est à peine concevable dans le cadre de la dissertation de Brentano.

*

J'aborde maintenant les aspects véridatifs de l'être copule et de la question — qui lui est étroitement liée — de l'étant comme vrai dans la dissertation de Brentano.

Il est bien connu qu'on trouve chez Aristote deux conceptions de la vérité : la théorie, devenue classique, de la vérité comme *adaequatio*, qui est exposée par exemple en *Métaph.* E 4, 1027b 18-23, et la théorie de la vérité comme saisie des êtres incomposés, énoncée en *Métaph.* Θ 10, 1051b 17 *sq.* Je voudrais maintenant montrer que l'analyse de Brentano dans sa dissertation peut être reconstruite de telle manière qu'Aristote, à la suivre, n'a plus défendu deux conceptions de la vérité, mais trois : 1) la théorie de l'*adaequatio*, qui se rapporte à la connaissance des choses composées (à savoir de la substance avec ses accidents), 2) la théorie de la saisie, qui se rapporte à la connaissance des êtres incomposés, et 3) la théorie de la signification véridative de « est », qui se rapporte, dit Brentano, à la connaissance des choses de la pensée ou des *entia rationis* comme les concepts logiques, les produits de l'imagination et autres choses semblables, et que Brentano rattache à l'usage véridatif de la copule en *Métaph.* Δ 7, 1017a 31-35. En ce qui concerne la théorie de l'*adaequatio*, je me bornerai ici à en mentionner la thèse principale : un jugement est vrai ou faux selon qu'il s'accorde ou non avec la réalité. Par exemple la proposition « Socrate est sage » est vraie, parce que la

⁴² MBS, p. 39 *sq.* /50-54.

substance première, qui est Socrate, a la propriété « être sage »⁴³. En *Métaph.* Θ 10, 1051b 17 *sq.*, par contre, on trouve exposée une tout autre conception de la vérité, suivant laquelle la vérité ne consiste pas en une liaison conceptuelle (c'est-à-dire en un jugement), mais en une saisie (un toucher) et en un « dire » de ce qui est saisi⁴⁴.

Or, le jeune Brentano estime aussi que, chez Aristote, il y a deux significations différentes de « est » au sens de « il est vrai », et qu'une de ces significations est la théorie de la vérité comme *adaequatio*⁴⁵. C'est selon lui cette première signification de la vérité qu'on évoque quand on dit d'une proposition tout entière qu'elle est vraie ou fausse, comme dans « "Socrate est sage" est vrai »⁴⁶. S'agissant par contre de la conception aristotélicienne de la vérité de la connaissance des êtres incomposés, il est frappant que, dans l'analyse menée dans la dissertation, le passage de *Métaph.* Θ 10, 1051b 17 *sq.*, n'est abordé qu'en passant, et dans une perspective théologique⁴⁷. Au lieu de ce passage, Brentano se reporte à *Métaph.* Δ 7, 1017a 31-35, en vue de mettre en lumière une autre signification de l'étant au sens du vrai chez Aristote. Cette deuxième signification de « est » en tant que « il est vrai » ne se rapporte pas, d'après lui, à des propositions entières, mais à leur copule, dont la forme montre que la proposition dont elle est une composante est vraie ou fausse. Pour reprendre un exemple d'Aristote, la copule « est », dans la proposition « Socrate est non sage », dit que cette proposition est vraie. Le passage qui, pour Brentano, amène cette deuxième signification de l'étant au sens du vrai dit ceci :

⁴³ Notons au passage que Brentano, dans sa dissertation, a reconnu et exposé avec justesse le rôle de cette conception de la vérité chez Aristote (cf. *MBS*, p. 22 *sq.*/36-37, 30 *sq.*/44-45, et, en sens contraire, A. Chrudzimski, *Die Ontologie Franz Brentanos*, Dordrecht, Kluwer, 2004, p. 60).

⁴⁴ Cette conception est présentée en *Métaph.* Θ 10 en ces termes : « Voici ce qu'est alors le vrai et le faux : le vrai, c'est saisir (*thigeîn*) et énoncer ce qu'on saisit (affirmation et énonciation n'étant pas identiques) ; ignorer, c'est ne pas saisir. En effet, on ne peut se tromper au sujet de la nature d'une chose, sinon par accident. » (*Métaph.* Θ 10, 1051b, 23-26, trad. J. Tricot, *Métaphysique*, tome II – livres H-N, Paris, Vrin 1991, p. 56.) Pour les différentes possibilités d'interprétation des êtres incomposés comme êtres simplement logiques (notions) et comme êtres ingénérables et incorruptibles, cf. la discussion et l'article de P. Aubenque « La pensée du simple dans la *Métaphysique* (Z 17 et Θ 10) », dans *Études sur la métaphysique d'Aristote*, Actes du VI^e Symposium aristotelicum, publiés par P. Aubenque, Paris, Vrin, 1979, p. 81-88.

⁴⁵ *MBS*, p. 33-39/46-51.

⁴⁶ *MBS*, p. 34 *sq.*/46-47.

⁴⁷ *MBS*, p. 26 *sq.*/40-41.

« *Être* et *est* signifient en outre que c'est vrai, *ne pas être* que ce n'est pas vrai, mais faux, et cela aussi bien dans des affirmations positives que négatives, comme par exemple "Socrate *est* musicien" signifie que cela est vrai, et "Socrate *est* non-blanc" signifie que cela aussi est vrai ; en revanche, "la diagonale du carré *n'est pas* commensurable avec son côté" signifie que cela est faux⁴⁸. »

Il est important de remarquer, pour l'interprétation de ce passage, que Brentano interprète d'emblée cette signification de la vérité dans un sens conceptualiste⁴⁹ qu'on peut difficilement

⁴⁸Aristote, *Métaph.* Δ 7, 1017a 31-35, traduit à partir de Brentano, *MBS*, p. 34 sq./47 (je souligne) ; la ponctuation a été modifiée. Le texte grecque est le suivant : *Éti tò eīnai sēmaīnei kai tò éstin hōti alēthēs, tò dè mè eīnai hōti ouk alēthēs allà pseūdos. homoiōs epì kataphaseōs kai apophaseōs, hoīon hōti ésti Sōkrátēs mousikós, hōti alēthēs toūto, è hōti ésti Sōkrátēs ou leukós, hōti alethēs; tò d'ouk éstin hē diámetros sýmmetros, hōti pseūdos.* (Je souligne.) C'est dans le chapitre où se trouve ce passage qu'Aristote distingue les quatre significations de l'étant déjà mentionnées qui sont également à la base de la dissertation de Brentano. Il est important, pour la question qui nous occupe, de ne pas perdre de vue le contexte dans lequel Brentano introduit l'usage véridatif de la copule. Au début du même chapitre, Aristote distingue l'étant en soi de l'étant par accident. Partant de l'analyse de Brentano, je prends comme exemples de cet usage accidentel des propositions comme « l'homme juste est cultivé » ou « une personne cultivée est un homme », parce qu'il n'y a dans le premier cas aucune liaison essentielle entre « être juste » et « être cultivé », alors que, dans le second, une substance — qui normalement forme le sujet de la proposition — intervient comme prédicat d'un accident (cf. *MBS*, p. 18 sq./33-36, 104/106). Bien que l'étant en soi soit normalement exemplifié par des cas de prédication essentielle (« le rouge est une couleur », « la couleur est une qualité », etc.), Aristote prend ici comme exemples des prédications accidentelles (« l'homme est se-promenant, ou coupant ») (sur les difficultés de l'interprétation du rapport entre étant en soi et étant accidentel dans ce passage, cf. E. Tugendhat, « Über den Sinn der vierfachen Unterscheidung des Seins bei Aristoteles (Metaphysik Δ 7) » et « Der Wahrheitsbegriff bei Aristoteles », dans Id., *Philosophische Aufsätze*, Frankfurt a. M., Suhrkamp, 1992, p. 136-147 et 251-261). Or, dans le passage cité par Brentano, Aristote distingue cet usage de « est » de son usage véridatif en mettant à profit la possibilité que lui offre le grec ancien de mettre « est » avant le nom et le verbe, et ainsi d'indiquer que « est » ne se rapporte pas à un mode d'être essentiel ou accidentel, mais à la vérité de la proposition. *Ésti Sōkrátēs mousikós* ne doit donc pas être traduit par « Socrate est cultivé », mais par « il en est ainsi (il est vrai) que Socrate est cultivé ». Comme on voit, la difficulté à comprendre une telle approche vient du fait que de telles phrases se traduisent dans les langues modernes d'après le schéma « S est P », qu'on comprend ensuite comme étant l'expression des rapports catégoriaux. Mais par là on perd en même temps l'usage véridatif de la copule. (Cf. Tugendhat, *op. cit.*, p. 144 sq. et 253 sq., ainsi que Ch. H. Kahn, *The Verb "Be" In Ancient Greek*, Dordrecht, Reidel, 1973, p. 420-434)

⁴⁹ Le conceptualisme médiéval, représenté par Henri de Gand, Hervaeus Natalis, Petrus Aureoli, Durandus, Ockham, attribue aux entités existant seulement dans l'esprit une certaine consistance ontologique (sur l'influence du conceptualisme sur la philosophie de Brentano, cf. les essais innovants de K. Hedwig, « Der scholastische Kontext des Intentionalen bei Brentano », dans R. M. Chisholm & R. Haller (éds.), *Die Philosophie Franz Brentanos*, Beiträge zur Brentano-Konferenz Graz, 4-8 September 1977, Amsterdam, Rodopi,

considérer comme aristotélécien. À cela il faut ajouter qu'il laisse par là de côté des aspects essentiels du problème de la copule chez Aristote⁵⁰. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que la conception de l'étant comme vrai et de l'être copule défendue dans sa dissertation soit très contestée aujourd'hui encore⁵¹. Je tenterai plus loin d'esquisser dans ses grandes lignes une interprétation⁵² qui mette en lumière aussi bien les aspects implicites de l'être copule dans la dissertation de Brentano que l'orientation conceptualiste de son analyse. Dans ce dessein, je pars du fait que ce texte peut à première vue être lu comme si Aristote et, à sa suite, Brentano déterminaient ici la vérité d'une proposition isolée sur la base d'une convention linguistique, à savoir sur la base d'un de ses caractères (sa qualité) : si la proposition a une forme affirmative, alors elle est vraie, et si elle a une forme négative, elle est fautive⁵³. Dès lors, la proposition « Socrate est musicien » peut être considérée comme une proposition vraie, toutefois non pas parce qu'elle s'accorde avec la réalité, mais parce qu'elle a une forme affirmative. À l'opposé, la proposition « la diagonale n'est pas commensurable » apparaîtrait, en raison de cette convention, comme étant une proposition fautive, ce qui présente l'inconvénient qu'on caractérise comme fautive une proposition dont la négation « la

1978, p. 67-82 ; « Über die moderne Rezeption der Intentionalität : Thomas-Ockham-Brentano », dans J. Follon & J. McEvoy (éds.), *Finalité et intentionnalité : doctrine thomiste et perspectives modernes, Actes du Colloque de Louvain-la-Neuve et Louvain, 21-23 mai 1990*, Paris, 1992, p. 223 sq. ; « Sein, objektives », dans J. Ritter & K. Gründer (éds.), *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, vol. 9 : Se-Sp, Basel-Stuttgart, 1995, p. 247-256.

⁵⁰ Par exemple il n'analyse pas le rôle de la copule dans les propositions catégoriques au sens normal, bien qu'il connaisse parfaitement ce rôle (*MBS*, p. 35 sq./47-48).

⁵¹ Aubenque interprète l'être copule à l'intérieur de l'étant catégorial (cf. Aubenque, *op. cit.*, p. 165-172), tandis que Chrudzimski voit en lui l'expression d'une dimension subjective de la conception aristotélécienne de la vérité (A. Chrudzimski, *op. cit.*, p. 60, 64). Krell parle, dans le même contexte, des conséquences solipsistes du traitement de la copule chez Aristote (cf. D. F., Krell, « On the Manifold Meaning of "Aletheia" : Brentano, Aristotle, Heidegger », dans *Research in Phenomenology*, 5 (1975), p. 87).

⁵² Par là je renonce à l'interprétation de l'être copule exposée dans mes articles « Das Sein der Kopula oder was hat Heidegger bei Brentano versäumt », dans *Studia Phaenomenologica. Romanian Journal for Phenomenology*, II, 1-2 (2002), p. 108, 111 sq., et « Das Seiende als Wahres und das Sein der Kopula in der Dissertation Brentanos », dans *Brentano Studien*, 10 (2004), p. 178 sq. La raison en est, d'une part, que ces études ne mettent pas suffisamment l'accent sur l'usage véridatif de la copule chez Aristote, et, d'autre part, que l'orientation de la réception de Brentano n'est pas clairement distinguée de cet usage.

⁵³ Dans son analyse de l'interprétation que Brentano a consacrée à cette question, Krell attire déjà l'attention sur les conséquences solipsistes induites — que ses thèses soient ou non concluantes — par l'approche de Brentano.

diagonale est commensurable » est à plusieurs reprises tenue pour fausse par Aristote⁵⁴. On doit dire d'emblée que, bien que l'analyse de Brentano n'emprunte pas cette voie, son commentaire est néanmoins trop mince à cet égard pour éclaircir la problématique introduite dans ce passage et pour prémunir contre les mécompréhensions. Infiniment plus éclairants sont ici les commentaires d'Alexandre d'Aphrodise et d'Albert Schwegler, qui sont tous deux cités par Brentano. En plus de ces commentaires, je consulterai aussi l'interprétation de Ross. Ces auteurs divergent d'avec Brentano sur les points suivants : d'un côté, tous mettent l'accent, comme il se doit, sur la théorie de la vérité exposée en *Métaph.* Θ 10, 1051b 17 *sq.* ; de l'autre, pour aucun d'entre eux le passage de *Métaph.* Δ 7, 1017a 31-35 ne justifie une théorie de la vérité qu'il faudrait étudier indépendamment des deux autres. Par contre, leurs explications tendent à harmoniser le passage de *Métaph.* Δ 7 avec la théorie de l'*adaequatio* qui est clairement exposée par exemple en *Métaph.* Θ 10, 1051b 1 *sq.* Je me rapporterai plus loin au commentaire de Ross, parce qu'il a traité avec clarté et précision du passage de *Métaph.* Δ 7.

Ross part de la position emphatique⁵⁵ du *ésti* dans le texte grec, et dégage pour ce motif une signification de « est » qui diffère de sa signification accidentelle comme de sa signification essentielle. Cette signification consiste en ceci que le « est » en position emphatique indique la vérité de la proposition formée par son moyen. Prenons les exemples suivants : « A est accidentellement B » (« Socrate est accidentellement pieds nus »), « A est essentiellement B » (« Socrate est essentiellement homme ») et « A *est* B », où le « est » accentué, qui rend le *ésti* mis en position emphatique dans le texte d'Aristote, n'affirme rien de catégoriel au sens accidentel ni au sens essentiel, mais se rapporte à la vérité de la proposition formée par son moyen⁵⁶. C'est pourquoi on lit ici : « il est vrai que A est B » ; donc « Socrate *est* pieds nus » veut dire : « il est vrai que Socrate est pieds nus ». En ce qui concerne l'exemple « la diagonale *n'est pas* commensurable », « *n'est pas* » veut dire : « il est faux que la diagonale est commensurable ». Ce cas est particulièrement approprié pour tirer au clair la différence avec la convention linguistique mentionnée plus haut. Si, conformément à cette convention, la proposition « la diagonale *n'est pas* commensurable » était tenue pour fausse à cause de sa

⁵⁴ *Métaph.* Δ 12, 1019b 23-5, cf. également *Métaph.* Θ 10, 1051b 15-20, et *Anal. Pr.* I, 23, 41a 23-7, et Sir Thomas Heath, *Mathematics in Aristotle*, Oxford, Clarendon Press, 1970, p. 22 *sq.*, 196 *sq.* Brentano lui-même cite la phrase sous sa forme correcte (*MBS*, p. 23/38).

⁵⁵ Toutes les phrases prises comme exemples dans le texte d'Aristote commencent par *ésti*, tandis que *ésti* est le plus souvent en position finale en grec ancien (cf. Kahn, *op. cit.*).

⁵⁶ W. D. Ross, *Aristotle's Metaphysics*, Oxford, Clarendon Press, 1970, p. 308 *sq.*

forme négative, ce qui, manifestement, serait à nouveau faux, la lecture emphatique trouve une échappatoire pour sortir de cette situation en ceci que, d'après cette lecture, « n'est pas » n'est plus une composante de l'état de choses visé, mais se rapporte sous la forme d'un « est faux » à un état de choses qui est affirmatif : « il est faux que la diagonale est commensurable ». Ainsi il ne faut pas s'étonner qu'aussi longtemps qu'on ne saisit pas cette lecture emphatique, l'exemple donné par Aristote dans le passage cité semble contredire d'autres analyses qu'il a exposées ailleurs.

Si l'on compare maintenant l'analyse brentanienne de ce problème au commentaire de Ross, elle apparaît assez unilatérale du fait qu'elle met en exergue, dans le passage cité, un unique aspect, à savoir la liaison de la forme affirmative et de sa vérité⁵⁷. Par ce biais, l'interprétation de Ross a cette fâcheuse conséquence que la deuxième signification de l'étant comme vrai, que Brentano relie à l'être copule sur la base du passage de *Métaph.* Δ 7, peut être reconduite à la première théorie de la vérité, c'est-à-dire à la théorie de l'*adaequatio*. Parce que, dans la dissertation de Brentano, la théorie de la vérité n'entre pas en ligne de compte s'agissant de la connaissance des choses non composées en *Métaph.* Θ 10, il semble que finalement, d'après Brentano, il n'y ait pas deux significations de la vérité chez Aristote, mais une seule, à savoir celle qui relève de la théorie de l'*adaequatio*. Mais la pointe de l'analyse de Brentano réside dans le fait que, justement pour cette raison, il cite *Métaph.* Δ 7, 1017a 31-35 en vue de se doter d'une base suffisante pour introduire un domaine de l'étant 1) qui consiste en entités non réelles, 2) pour lequel le critère de l'*adaequatio* ne fonctionne plus, et 3) qui prolonge finalement la théorie aristotélicienne de la vérité dans une direction conceptualiste qu'on peut

⁵⁷ Brentano reprend cette façon de voir à Alexandre d'Aphrodise, dans le commentaire duquel on peut néanmoins clairement trouver l'idée de mettre en relation la position initiale de *ésti* et la valeur de vérité de la proposition (cf. Brentano, *MBS*, p. 35/48). On ne trouve par contre chez Brentano aucune indication sur la position initiale de *ésti*. Le commentaire d'Albert Schwegler sur l'exemple de la diagonale dans ce passage est également très instructif pour comprendre cette liaison : « Que la diagonale ne soit pas incommensurable, c'est-à-dire qu'elle soit commensurable — c'est évidemment une affirmation fautive : en d'autres termes, la phrase citée plus haut *contient* un énoncé faux. Seulement il ne s'agit pas de cela dans ce contexte, mais plutôt de *montrer par un exemple* (je souligne) que *mè eĩnai* ou *ouk ésti désignent* un énoncé comme faux. *Ésti* désigne (*sēmaĩnei*) un énoncé comme vrai, *ouk ésti* comme faux (*hóti pseĩdos*). Partant, l'énoncé auquel on ajoute *ouk ésti* doit être faux. Toutefois, celui-ci n'est pas l'énoncé *hē diámetros asýmmetros*, mais au contraire cette affirmation est vraie : c'est l'affirmation *hē diámetros sýmmetros* qui est fautive. Donc *hē diámetros asýmmetros* doit, dans notre passage, être rectifié en *hē diámetros sýmmetros*, comme a lu également Alexandre [...] » (A. Schwegler, *Die Metaphysik des Aristoteles*, Grundtext, Übersetzung und Kommentar nebst erläuternden Abhandlungen, Dritter Band des Commentars, erste Hälfte, 1847, unveränderter Nachdruck Frankfurt a. M., Minerva, 1960, p. 213).

difficilement considérer comme aristotélicienne. Pour cela, il est sans doute important de remarquer que les deux phrases de *Métaph.* Δ 7, 1017a 31-35 : « Socrate est non-blanc » et « la diagonale n'est pas commensurable » ne présentent pas de déterminations catégoriales de l'étant, mais qu'elles expriment soit la négation d'une telle détermination (« non-blanc »), soit des rapports mathématiques. Je tiens pour tout à fait possible que la présence de l'expression indéterminée « non-blanc »⁵⁸ et de l'exemple de la diagonale, conjointement avec la possibilité de mettre en avant un usage de *ésti* qui soit différent de son emploi catégorial, soit le véritable motif qui a conduit Brentano à choisir *Métaph.* Δ 7, 1017a 31-35, pour parler du domaine formé par l'étant qui ne se trouve que dans l'esprit. C'est pourquoi on peut dire, à partir de son analyse, que nous avons affaire ici à un *domaine de l'étant en tant que vrai en un sens particulier*, à savoir à un domaine composé d'entités qui naissent d'opérations de l'entendement humain et qui n'expriment aucune nature existant en-dehors de l'esprit⁵⁹. En même temps, on doit souligner ici que c'est spécialement en référence à ce domaine que Brentano emploie l'expression « l'être copule » (*das Sein der Kopula*), et que, pour cette raison, on ne peut approuver l'affirmation de Pierre Aubenque suivant laquelle « le verbe *être*, considéré dans sa fonction copulative, est le lieu privilégié où l'intention signifiante se dépasse vers les choses [...] »⁶⁰. Si l'on regarde d'un peu plus près l'analyse de Brentano, on voit que ce n'est pas l'usage catégorial de la copule, comme le voudrait Aubenque, qu'il thématise sous l'expression d'être copule, mais son usage véridatif, qu'il emploie en outre, dépassant en cela Aristote, pour la formation de la proposition, cette formation ne se rapportant pas à des entités réelles, mais à des entités irréelles comme des concepts logiques (genre, espèce, définition) ou des *entia rationis* comme Zeus, le Centaure⁶¹, etc. Sa traduction de *Métaph.* E 4, 1028a 1-3, est instructive pour comprendre l'orientation conceptualiste de son interprétation. En grec, ce passage dit ceci : *kai amphótera perì tò loipòn génos tou óntos, kai ouk éxo deloúsin oúsán tina phýsin tou óntos*. Comme on sait, Aristote clôt ici ses recherches sur l'étant par accident et l'étant comme vrai (sur les significations impropres de l'étant dans la dissertation de Brentano), pour se tourner vers les significations propres de l'étant, à savoir vers la substance et l'étant selon l'acte et la puissance. Presque tous les traducteurs restituent ce passage de telle manière que l'étant comme vrai apparaisse comme

⁵⁸ *Ibid.*, p. 20/35.

⁵⁹ *MBS*, p. 38 sq./50-51 ; voir le passage cité dans la note 64.

⁶⁰ P. Aubenque, *op. cit.*, p. 170.

⁶¹ *MBS*, p. 36 sq./49-51.

l'expression logico-linguistique de l'étant catégorial⁶². Par comparaison, la position de Brentano est unique en son genre. En effet, il interprète ce passage comme si l'étant comme vrai n'était pas l'expression de l'étant réel, à savoir des catégories, mais celle de l'étant qui n'existe que dans l'esprit. Son commentaire, où l'on trouve aussi la traduction, est le suivant : « Ainsi, si la copule “être” et l'étant comme vrai tournent autour de l'autre genre de l'étant, [...] *c'est seulement de telle sorte qu'aucune nature particulière de l'étant, existant hors de l'esprit, ne se manifeste par là*⁶³. » À mon avis, la dernière phrase peut être explicitée plus précisément dans les termes suivants : *de telle sorte que l'étant comme vrai n'exprime certes aucune nature catégoriale, existant hors de l'esprit, mais bien une nature de l'étant qui ne se trouve que dans l'esprit*. De là il est clair que ce qui a été décisif pour la réception brentanienne de *Métaph.* Δ 7, 1017a 31-35, ce n'est pas seulement l'usage véridatif de la copule évoqué ici, mais aussi la possibilité d'associer cet usage véridatif à l'idée d'un domaine irréel de l'étant. L'une des conséquences les plus importantes de cette association est que la question de l'homonymie de l'être, partout présente en *Métaph.* Δ 7, se rapporte par là à deux engagements ontologiques distincts. D'un côté — c'est la position aristotélicienne —, cette question présente un engagement catégorial, parce que les propositions catégoriques au sens ordinaire expriment les modes d'être essentiels et accidentels de l'étant d'après les figures des catégories. De l'autre, elle est ontologiquement engagée envers les entités n'existant que dans l'esprit, parce que Brentano attribue ainsi une « réalité » déterminée aux entités apparaissant

⁶² Quelques exemples : « und beide gehen auf die noch übrige Gattung des Seienden und zeigen nicht noch außerdem eine andere natur des Seienden » (Aristoteles, *Metaphysik*, Bd. I u. II, Neubearbeitung der Übersetzung von Hermann Bonitz, Mit Einleitung und Kommentar herausgegeben von Horst Seidl, Griechischer Text in der Edition von Willhelm Christ, Griechisch-Deutsch, Hamburg, Meiner 1989³, 1984², p. 263 ; Ross, Szlezák et Zeckl traduisent dans le même sens ; cf. *Aristotle's Metaphysics*, translated by W. D. Ross in *The complete Works of Aristotle*, ed. J. Barnes, vol. II, Princeton University Press, 1985², p. 1623 ; Aristoteles, *Metaphysik*, übersetzt und eingeleitet von Thomas Alexander Szlezák, Berlin, Akademie Verlag, 2003, p. 108, et Aristoteles, *Metaphysik*, übersetzt mit Einleitung und Kommentar versehen von Hans Günter Zeckl, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2003, p. 246) ; la traduction de Schwegler, par contre, est assez imprécise : « beide haben es mit einer besondern Art von Seyendem zu thun, wogegen sie die objective Natur des Seienden nicht klar machen » (Schwegler, *op. cit.*, Bd. II, p. 107, où Schwegler, comme aussi Tricot plus bas, comprend par « la nature objective de l'étant » non pas l'étant existant seulement dans l'esprit comme comprenait Brentano, mais l'étant réel, catégorial) ; la traduction de Tricot va dans le sens de Brentano, dans la mesure où Tricot ne considère pas l'étant comme vrai comme étant l'expression de l'étant catégorial. Mais Tricot n'associe pas l'étant véridatif à l'étant existant seulement dans l'esprit : « De plus, l'un et l'autre présupposent l'autre genre de l'être et ils ne manifestent, ni l'un ni l'autre, l'existence de quelque nature objective d'être. » Aristote, *Métaphysique*, tome I – livres A-Z, Paris, Vrin, 1991, traduction et notes par J. Tricot, p. 234).

⁶³ *MBS*, p. 38/50, le texte en italique est la traduction.

dans des propositions comme « Jupiter est une idole » ou « le non-être est un non-être »⁶⁴. On peut voir dans ce fait un indice univoque de ce que Brentano, dans son premier écrit, interprète la conception aristotélicienne de la vérité dans le sens du conceptualisme médiéval⁶⁵. Cette orientation interprétative consiste à attribuer aux entités qu'on ne trouve que dans l'âme — tout comme d'ailleurs dans la dissertation de Brentano — un être objectif qui se distingue par une réalité ou une consistance ontologique déterminée⁶⁶. Toutefois, il est bien connu qu'Aristote n'a pas élaboré de noétique catégoriale, c'est-à-dire de théorie du statut ontologique des objets qui ne se trouvent que dans l'esprit⁶⁷. Pour cette raison, une telle théorie n'est pas relevante pour Brentano lui-même, mais pour l'histoire de sa réception. *Le point décisif de sa conception est qu'il laisse de côté l'aspect catégorial de l'étant comme vrai, pour rabattre cet étant sur les entia rationis*. Si l'on considère ce fait du point de vue de la longue histoire du courant phénoménologique, on peut dire que Brentano a tracé par là comme un lieu de croisement qui permettra à ses élèves de se séparer de lui. D'une part, son analyse de l'être copule et de l'étant comme vrai a connu d'importants prolongements dans ses écrits postérieurs et chez ses élèves. J'ai en vue, par là, sa théorie de l'intentionnalité et celle de Husserl⁶⁸, la théorie de l'objet de Meinong et les analyses de Twardowski consacrées

⁶⁴ MBS, p. 37/49. On peut tirer cette thèse des explications suivantes de Brentano : « [...] c'est-à-dire tout, dans la mesure où ce tout est susceptible de devenir objectivement existant en notre esprit, et sujet d'une déclaration affirmative vraie. Il n'est rien de ce que nous formons dans notre esprit *qui soit à ce point dénué de toute réalité* qu'il faille l'exclure totalement du domaine de l'*òn hos alethés* [...] (*Nichts was wir in unserem Geiste bilden, ist so von aller Realität entblößt, daß es ganz von dem Gebiete des òn hos alethés ausgeschlossen wäre [...]*). » (MBS, p. 37 sq./49 ; je souligne.) Bien que les explications de Brentano soient sur ce point trop laconiques pour qu'on puisse préciser le statut exact de cette « réalité », on peut à tout le moins en tirer l'idée que les entités qui n'existent que dans l'esprit se voit attribuer ici une certaine réalité — ce qui laisse dans l'obscurité, il est vrai, la question de savoir si celle-ci vaut seulement pour les concepts « objectifs » (*objektiv*), ou bien aussi pour les concepts « réels » (*reell*).

⁶⁵ Dans son précieux ouvrage sur l'ontologie de Brentano, Chrudzimski part de l'idée que l'étant comme vrai, dans la dissertation de Brentano, serait ontologiquement innocent (cf. Chrudzimski, *op. cit.*, p. 63). Si l'analyse menée ici est correcte, alors l'étant comme vrai, dans la dissertation, réclame un engagement ontologique dans le sens du conceptualisme médiéval, c'est-à-dire au sens d'une « réalité » déterminée des choses de la pensée dans l'âme.

⁶⁶ Cf., sur le conceptualisme, la note 50.

⁶⁷ Cf. Hedwig, *Sein, objektives*, p. 247.

⁶⁸ Les aspects suivants sont décisifs pour le lien entre la problématique présentée ici et le *locus classicus* qu'est la théorie contemporaine de l'intentionnalité (les pages 124-125 de la *Psychologie du point de vue empirique* de Brentano de 1874, Nachdruck, Bd. 1 (désormais *Ps I*), Hamburg, Meiner, 1973) : le terme « in-existence »

au contenu et à l'objet des représentations, lesquelles peuvent toutes être considérées, du moins au sens large, comme des approfondissements des développements consacrés à l'étant comme vrai dans la dissertation de Brentano. D'autre part, l'orientation originelle de son concept de vérité semble avoir été une raison déterminante pour laquelle sa conception de la vérité n'a joué aucun rôle dans l'élaboration par Heidegger de sa propre conception phénoménologique de la vérité⁶⁹. Comme Heidegger le précise lui-même dans ses

(*Inexistenz*, c'est-à-dire « existence dans ») n'apparaît dans la dissertation que dans un contexte ontologique, pour décrire les différents rapports unissant les catégories accidentelles à l'*ousia* (MBS, p. 151/145, 164/155). Par contre, le terme « objectif » (*objectiv*) se réfère, dans le même texte, à des entités qui n'existent que dans l'esprit. Dans *La psychologie d'Aristote* (1867), le même terme désigne en particulier l'existence dans l'âme de ce qui est connu par les sens (cf. Brentano, *Die Psychologie des Aristoteles, insbesondere seine Lehre vom Nous Poietikos*, 1867, Nachdruck Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1967, p. 80, 120 sq.). Dans les écrits postérieurs, Brentano utilisera le terme comme un *terminus technicus* pour désigner l'objet immanent de l'acte psychique (cf. *Ps I*, p. 124 sq., et Brentano, *Wahrheit und Evidenz*, 1930, Hamburg, Meiner, 1974, p. 18). En ce qui concerne le mot *Inexistenz*, il est transposé dans *Ps I* en contexte psychologique, où il est pris comme synonyme d'*objectiv* au sens de « l'in-existence intentionnelle (ou encore mentale) d'un objet » (cf. *Ps I*, 124 sq., et *Ps II*, p. 8-9).

⁶⁹ Il est donc inexact d'affirmer, comme Krell, que la question de la vérité fut le cadeau d'un jeune penseur, Brentano, à un autre jeune penseur, Heidegger (cf. D. F., Krell, *op. cit.*, p. 94). Si l'analyse menée ici est correcte, la conception de la vérité défendue par Brentano dans la dissertation n'a joué aucun rôle dans la formation du concept de vérité de Heidegger. Comme Heidegger l'explique lui-même, c'est le dialogue avec le concept de phénoménologie de Husserl qui, sur ce point, a été décisif. C'est dans ce contexte que Heidegger a davantage mis l'accent sur la conception de la vérité exposée en *Métaph.* Θ 10 en référence aux *asyntheta* (cf., par exemple, Heidegger, *Preface*, in Richardson, *op. cit.*, p. XI-XV ; Id., *Mein Weg in die Phänomenologie*, dans *Zur Sache des Denkens*, p. 86 sq. ; *Logik. Die Frage nach der Wahrheit* (GA 21), p. 170-190 ; *Vom Wesen der menschlichen Freiheit. Einleitung in die Philosophie* (GA 31), p. 80-110). On ne doit pas tenir compte ici de la possible objection suivant laquelle la dissertation de Brentano a pu procurer à Heidegger, à tout le moins, une bonne vue d'ensemble de la théorie aristotélicienne de la vérité comme *adaequatio*, car ce n'est pas celle-ci qu'on doit considérer comme empruntée par Heidegger (cf. par exemple Heidegger, *Sein und Zeit*, Tübingen, Niemeyer, 1976¹³, p. 33 sq., 226) ; c'est la théorie de la vérité relative aux *asyntheta* qui a été décisive pour ce dernier. Comme on l'a déjà dit, cette théorie ne joue aucun rôle particulier dans la dissertation de Brentano. En revanche, dans la *Metaphysikvorlesung*, où cette théorie de la vérité est au cœur de la théorie Brentanienne du jugement et où Brentano ne se réfère plus à *Métaph.* Δ 7, 1017a 31-35, la conception aristotélicienne de la vérité est interprétée psychologiquement comme *thigeîn* (saisir, toucher) des *asyntheta*. C'est par ce biais que la saisie des essentialités chez Aristote est devenue, chez Brentano, la reconnaissance de l'existence de l'objet représenté. Le passage suivant de la *Metaphysikvorlesung* est particulièrement instructif à cet égard : « Il n'en est pas de même pour la proposition "un arbre est". L'expression linguistique est ici une composition, mais ce n'est pas le cas de la pensée immanente (*inwohnende Gedanke*). J'ai seulement une représentation, celle d'un arbre, et je donne mon assentiment à cette représentation ; le signe <pur> de cet assentiment, sans aucune immixtion d'un contenu réel, est le "est", qui est un prédicat linguistiquement, mais non d'après la pensée. <Le

explications sur le rôle qu'a joué dans sa formation la dissertation de Brentano, celle-ci l'a inspiré en ce qui concerne la problématique de l'être, et probablement l'idée d'analogie de l'être⁷⁰. Heidegger ne mentionne nulle part l'analyse brentanienne de la vérité et de la copule lorsqu'il parle de sa dette à l'égard de la dissertation de Brentano. Il ne les évoque pas non plus, d'ailleurs, dans ses *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, dont un chapitre porte pourtant le titre : « L'être copule⁷¹. »

(Trad. Denis Seron.)

jugement est une position, non pas une composition.> » (*Metaphysikvorlesung*, L. XXXVIII ; les parenthèses en chevrons indiquent le texte ajouté par Brentano ; Antonelli (*op. cit.*, p. 233-271) et Chrudzimski (*op. cit.*, p. 70-122) ont traité de ce texte en détail. L'étude d'Antonelli contient aussi de nombreuses citations de la *Metaphysikvorlesung*.)

⁷⁰ Cf. Heidegger, *Preface*, dans le livre de Richardson, *Mein Weg in die Phänomenologie*, ainsi que « Einleitender Teil. Das Aristotelische Fragen nach der Vielheit und Einheit des Seins », dans *Aristoteles Metaphysik Θ 1-3. Von Wesen und Wirklichkeit der Kraft* (GA 33), p. 3-48.

⁷¹ Cf. Heidegger, *Die Grundprobleme der Phänomenologie* (GA 24), p. 252-321. Dans ce chapitre, Heidegger traite en détail des conceptions de la copule défendues par Hobbes, John Stuart Mill et Lotze, alors que Brentano n'est jamais mentionné, pas même dans une note. Cette omission est particulièrement significative pour les raisons suivantes : 1) la conception de la copule de J. St. Mill se tient à l'arrière-plan de la théorie idiogénétique du jugement de Brentano (l'expression « théorie idiogénétique du jugement », qui a été introduite par Franz Hillebrand, veut dire que le jugement est une espèce particulière (*idion génos*) de relation intentionnelle par opposition à la représentation ; cf. F. Hillebrand, *Die neuen Theorien der kategorischen Schlüsse*, Wien, Hölder, 1891, p. 26-27) ; 2) on peut facilement partir de la conception de la copule exposée par Brentano dans sa dissertation par l'intermédiaire de la théorie de Mill, parce que la thèse centrale de la théorie idiogénétique du jugement est que tout jugement catégorique se laisse réduire à un jugement existentiel (« A est B » à « AB est »). Cela repose en outre sur l'idée, défendue aussi bien dans la dissertation que dans le deuxième volume de la *Psychologie du point de vue empirique*, que la copule n'exprime rien de réel ; 3) dans sa propre dissertation, *Die Lehre vom Urteil im Psychologismus* (1914), Heidegger a analysé et critiqué avec précision la théorie du jugement de Brentano, allant jusqu'à employer, à cette occasion, l'expression « l'"être" copule » (*das "Sein" der Kopula*). Bien qu'ici il ne se réfère pas explicitement à J. St. Mill, on peut supposer qu'il a reconnu toute l'importance de la conception de Mill pour la théorie de Brentano, car Brentano se réfère lui-même constamment à J. St. Mill dans son analyse du jugement (cf. *MBS*, p. 39/50, 218/200 ; *Ps* II, p. 44-65 ; Heidegger, *Die Lehre vom Urteil im Psychologismus*, dans *Frühe Schriften* (GA 1), p. 57-67).